

LA CAMARERITA : UNE TRADUCTION INEDITE

La Camarerita est une oeuvre mineure parmi les pièces de théâtre d'inspiration française représentées à Madrid en 1801. Elle n'en est pas moins "exemplaire" d'un phénomène qui marque l'histoire du théâtre en Espagne au moment de la Réforme de ce dernier dans le fameux Plan de Reforma de los Teatros de Madrid aprobado en 1799 dont l'inspireur et le rédacteur n'est autre que le redoutable censeur Don Santos Díez González, professeur aux Reales Estudios de San Isidro : "Desde mediados del siglo XVIII no se oía ni leía otra cosa en los escritos sobre el drama sino la necesidad de reformar el Teatro, suprimiendo las monstruosas obras de los Clásicos españoles, escribiendo y representando obras a la francesa. Esa tendencia neoclásica, que iba creciendo cada vez más, encontraba su salida en don Santos Díez Gonzáles, catedrático de Poética en los Estudios Reales de San Isidro y desde 1789, rígido Censor teatral según las tres unidades. Fue el quien redactó el famoso Plan de Reforma, que, al aprobarse en 1799 quitó al Ayuntamiento de Madrid la administración de sus Coliseos, la que ejercía desde hacía dos siglos y que ahora se confiaba a una Junta de cuatro personas : Presidente, Director, Censor y Secretario" (1).

Cette rapide présentation nous a paru nécessaire pour définir "l'esprit" qui préside à cette réforme et expliquer l'introduction sur la scène espagnole d'un très grand nombre de pièces traduites ou adaptées du théâtre français. Deux exemples suffisent pour le confirmer : Les six tomes du Teatro Nuevo Español (2), édités à l'initiative des réformateurs, où prédominent très largement les traductions (3) et la Cartelera des premières années du siècle, telle que nous avons pu l'établir en nous reportant aux numéros du Diario de Madrid et à l'ouvrage de Cotarelo y Mori, intitulé Isidoro Maíquez y El Teatro de su Tiempo, Apéndices (4).

La Camarerita fait partie de ce théâtre et la consultation du Catálogo Bibliográfico y Crítico de A.M. Coe (5) ainsi que du Memorial Literario (6) nous apprend qu'il s'agit d'une traduction de Vicente Rodríguez de Arellano sans qu'il soit fait mention de l'original ... Comme il en est chaque fois que le titre de la pièce espagnole n'est pas la traduction fidèle du titre de la pièce française, le problème de l'identification de cette dernière est quelquefois difficile pour

ne pas dire, parfois, insoluble. Dans le cas de La Camarerita, notre attention a été heureusement attirée par une note ajoutée à la suite de la critique consacrée à la pièce dans le Memorial Literario, rédigée en ces termes :

"En el Coliseo de Los Caños del Peral se ha dado otra piececita igual con el titulo del Page".

Cette référence nous a aussitôt conduit à "repérer" dans la Table des Pièces de Théâtre décrites dans le Catalogue de la Bibliothèque de M. de Soleinne(7) une comédie intitulée Le Page de M. J.J.Engel (8), traduite par J.H.Eberts, laquelle s'est avérée être l'original de La Camarerita (9).

Cette pièce présente donc les caractéristiques suivantes :

- . c'est une oeuvre dont l'identification de l'original pose un problème qui, en fait, concerne toutes celles dont le titre n'est pas la traduction du titre français correspondant (10).
- . elle est la traduction d'une pièce française qui se trouve être, elle-même, une traduction de pièce étrangère, allemande en l'occurrence, mais le cas n'est pas rare de ces oeuvres dont l'original français est, en réalité, inspiré du théâtre italien, anglais ou allemand (11) ;
- . elle est, enfin, inédite et il s'en trouve un seul manuscrit à la Biblioteca Municipal de Madrid dont nous possédons la photocopie (12).

La Camarerita a été représentée six fois consécutives, les 25, 26, 27, 28, 29 et 30 Août 1801 au théâtre de La Cruz et elle ne sera jamais reprise par la suite, ce qui témoigne d'un accueil plus que mitigé. Le chiffre des recettes est le suivant : 5.959 reales le 25, 2.099 le 26, 1.995 le 27, 2.686 le 28, 1.484 le 29, 2.644 le 30. Comme on peut le constater, seul le chiffre de la "Première" représente une somme honorable sans plus.

Enfin, il nous faut tenir compte de la critique qui figure dans le numéro du Memorial Literario qui marque le point de vue officiel en matière de théâtre :

"Très digne d'éloge est la coutume qui consiste à présenter au théâtre des anecdotes mettant en scène, soit des personnages élevés, soit des gens plus moyens qui concourent à inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice. Tout ne peut pas être parfait, les bonnes tragédies et

les bonnes comédies sont rares et nous devons nous contenter dans les représentations ordinaires d'une qualité moyenne et même quelquefois du pire. Cependant, étant donné que d'un côté ont été bannis de nos théâtres une quantité de drames monstrueux qui les déshonoraient et les corrompaient et que, d'un autre côté, nous voyons des pièces qui ont au moins le mérite d'une morale saine, nous pouvons dire qu'il y a là une réforme utile qui nous rapproche de la perfection. Le drame de La Camarerita appartient aux anecdotes morales dont nous parlons".

Nous pouvons conclure de cette analyse que ce n'est pas le succès de La Camarerita qui a guidé notre choix mais bien l'intérêt présenté par l'étude comparative de cette pièce avec Le Page de J.H.Eberts, imitation fidèle de Der Edelknabe de Engel.

Avant de voir le traitement que lui a fait subir Rodríguez de Arellano pour l'adapter aux exigences de la représentation et aux goûts du public et ne pas s'exposer aux coups de la Censure civile et ecclésiastique, il nous faut résumer en quelques lignes l'argument de ce qu'il est bien convenu d'appeler une "anecdote" :

La Duchesse de Bavière qui a la responsabilité du pouvoir, en l'absence de son mari parti à la guerre, s'attendrit sur le sort malheureux d'une jeune chambrière dont la mère, plongée dans la misère et veuve de surcroît d'un homme qui est mort héroïquement au combat, l'a placée au service de la Duchesse, grâce à l'entremise de son frère, capitaine dans l'armée. La Souveraine comble de bienfaits la jeune fille, laquelle s'empresse de secourir sa pauvre mère, au point que la Duchesse s'en émeut et fait appeler cette dernière auprès d'elle. Madame Vamberg, puisque tel est son nom dans la pièce espagnole, ose à peine paraître devant la Souveraine, mais celle-ci la rassure et la questionne sur sa situation ; c'est ainsi qu'elle apprend les désagréments que lui cause son fils aîné, Raymundo, frère de la Camarerita, dont il a fallu qu'elle rembourse les dettes de jeu afin qu'il ne soit pas renvoyé de l'armée. Sensible à cette situation et au dénuement de la pauvre mère, la Duchesse donne de l'argent aux uns, se montre ferme et sans faiblesse vis-à-vis des autres et accepte enfin de garder à son service la jeune chambrière, en dépit de son inexpérience, et la pièce se termine par un couplet final qui exalte l'amour filial.

Comme on peut le constater, il s'agit là d'une piécette du genre sentimental où les bons sentiments coulent à flots mais reconnaissons que c'est loin d'être un succès !

Or, c'est précisément en raison même de cette médiocrité que la pièce nous intéresse dès lors que l'intérêt qu'elle suscite se situe au niveau de la comparaison de la version espagnole avec le modèle français dont elle s'inspire.

D'abord, il s'agit d'une comedia en vers de romance alors que la pièce française est une comédie en un acte, en prose, mais, et cela est le plus important, le Prince de ... qui apparaît en tête de la distribution chez Eberts et chez Engel est remplacé par La Duquesa de Baviera chez Rodríguez de Arellano qui la juge plus apte à régler des problèmes domestiques aussi frivoles sans ternir l'image que doit avoir le peuple du Souverain... Cette première modification entraîne, bien entendu la seconde et le jeune page de l'original devient une jeune chambrière, Luisa la camarerita, qui déborde de sensibilité à l'égard de sa mère ; celle-ci change d'identité et de Madame de Detmund devient Madama Vamberg tandis que son frère, le Capitaine de Detmund devient El Capitán Darlemont ; enfin, le fils de Madame de Detmund, le lieutenant de Detmund apparaît sous le prénom de Raymundo dans la pièce espagnole.

Ces modifications ne sont pas négligeables si l'on pense que chaque nom propre est porteur de sens et par conséquent "exemplaire" en science onomastique. Outre ce changement d'identité, nous pouvons noter une "francisation" du nom du Capitaine et la réduction à un simple prénom d'un nom appartenant à la noblesse qu'un misérable joueur risquerait de déshonorer... Quant au Maître de l'Académie à qui le Prince veut confier l'éducation du jeune page, personnage de courtisan cauteleux et complimenteur, il disparaît purement et simplement dans la pièce espagnole où la Duchesse se contente de faire allusion pour remplir cette mission à sa camarera mayor.

L'étude thématique est, elle aussi, révélatrice du changement d'optique qui s'opère en espagnol.

L'intention moralisatrice apparaît plus clairement en effet à la fin de la pièce avec ce couplet de la Duchesse de Bavière où il est mis l'accent sur L'amour filial :

"Venid, venid a mis brazos

"tu, hija mía, el amor tierno